DR

DR

MÉMOIRE POLITIQUE

Mémoire d'un saccage, *ainsi s'intitule le dernier documentaire de Fernando Solanas, figure du combat politique en Amérique latine, la politique et sa conscience étant sur ce continent une seconde nature.*

S : Définissez-nous votre documentaire ?

Fernando Solanas : C'est un film d'analyse, de témoignage, de réflexion, un film à la fois militant et historique sur la situation sociale actuelle qui est vingt fois pire qu'à l'époque de la dictature militaire. C'est aussi un essai cinématographique comme le fut mon premier film, *L'Heure des brasiers*. J'engage ma propre voix, je participe à une recherche. J'ai toujours été engagé. Je suis parti en exil, puis je suis revenu en Argentine quand le pays est redevenu démocratique. J'ai utilisé mon statut particulier pour dénoncer ce qui n'allait pas. J'ai été menacé plusieurs fois, j'ai reçu six balles dans les jambes. Je suis resté et n'ai pas changé d'opinion. Malheureusement, tout ce que j'avais annoncé au début des années 1990 s'est produit, et même pire. Le plan économique et la politique menés par monsieur Menem étaient une escroquerie absolue qui a conduit l'Argentine à une catastrophe sociale. J'attaque aussi le FMI, qui, en 1998, a cité Menem en exemple car il avait bien suivi ses recommandations. Le FMI n'est pas un organisme neutre. Il est dirigé par l'Europe et les États-Unis. Il cherche à dégager des bénéfices pour les grandes entreprises mondiales en appliquant des recettes inacceptables du point de vue social et humain. Des centaines de milliers de gens se sont retrouvés sans travail et sans protection sociale. On compte, par an, 35 000 à 40 000 morts de malnutrition ou de maladie curable alors que l'Argentine est un pays riche ! Cela s'appelle un génocide social. Un crime contre l'humanité qui se produit en temps de paix ! L'autre thèse importante du film est la corruption. Celle d'un système international appuyé par des gouvernements et des organismes internationaux. C'est la mafiocratie. Les entreprises impliquées dans les plans de privatisation en Argentine, qu'elles soient espagnoles, allemandes ou françaises, ont participé aux grandes opérations de corruption. Elles ont fait en Argentine des choses qu'elles ne feraient jamais chez elles. C'est bon à savoir pour le spectateur européen.

S : Pourquoi structurer votre film en dix chapitres avec prologue et épilogue ?

F. S. : Un essai, c'est un livre, et on le divise en chapitres. Le problème c'est que le sujet est tellement vaste qu'il faudrait faire un film de cent heures. Impossible. On a donc fait une synthèse de dix sujets. Ce type de cinéma a une vocation artistique et didactique, pas seulement sociologique, avec des témoignages objectifs.

S : Comment retenir l'attention du spectateur pendant deux heures ?

F. S. : En donnant de l'émotion. Le problème, c'est de donner forme à ce chaos, à ces montagnes d'images, d'unifier ce matériel avec un certain style. Le film a le rythme et la forme d'une promenade à travers un pays. La chose la plus extraordinaire est de voir ces milliers d'enfants au cinéma avec les écoles. Pour en revenir à la question, il arrive un moment où l'attention du spectateur baisse. Aujourd'hui je vois certaines séquences où je me dis : « *Non, là c'est trop.* » Dans les scènes de privatisation, les informations se succèdent à un rythme élevé pendant quatre ou cinq minutes. Je me dis : « *Laisse un moment d'assimilation.* » Mais l'ennemi c'est toi-même. Il arrive un moment où tu connais tellement bien ton matériel que tu penses que les autres vont suivre le rythme que tu imposes. J'ai laissé ainsi des séquences importantes dehors ; certaines seront récupérées dans mon prochain film. Après une heure de projection, les spectateurs ont un autre rapport avec le film. Il ne peut plus avoir le même rythme. Il faut une accélération après une première partie informative et une deuxième partie plus dramatique, plus émouvante.

S : Comment votre film a été perçu en Argentine ?

F. S. : Pour les médias de droite, ce sont des opinions de Solanas. Mais les médias sociaux ou culturels m'ont soutenu. Et le film a un grand circuit de distribution social à billet très réduit, 50 cents. En Argentine, le salaire minimum est de 70 dollars ; une place de cinéma coûte 3,50 dollars.

S. : Y a-t-il actuellement un mouvement d'ensemble, une solidarité entre les cinéastes d'Amérique latine ?

F. S. : Il y a de très bons rapports, mais il n'existe pas de grande organisation de tous les cinéastes d'Amérique latine. En Argentine, on a obtenu l'application de la loi sur le cinéma qui oblige les exploitants de salles à proposer des films argentins avec un minimum de continuité dans la durée, ce qui permet au cinéma argentin de résister face aux locomotives américaines. Nous sommes assez liés avec les Brésiliens, entre autres, parce qu'ils ont fait un ensemble de propositions formidables. Il y a moins de liens avec le Chili. Les autres pays sud-américains produisent peu de films. Le Venezuela va revenir au cinéma, le Mexique produit beaucoup, mais est très éloigné de l'Argentine. Il arrive tout de même qu'on se rassemble à certains moments pour des actions coordonnées.

S. : Comment un continent qui a tant de difficultés économiques arrive-t-il à produire des films aussi intéressants ?

F. S. : Il n'existe pratiquement pas d'aides à la production de films ni de quotas de diffusion. La télévision ne s'implique que dans ses propres projets, avec les stars à la mode des *telenovelas*. Alors, comment se produire ? Les Chiliens luttent pour une loi sur le cinéma. En Argentine, cela existe depuis plus de cinquante ans. Il y a un fonds de soutien, un ensemble de mesures qui ressemble à ce qui se fait dans les instituts de cinéma européens et qui permet ce renouvellement permanent du cinéma argentin, qui donne la possibilité à un jeune auteur de faire son premier film. Dans les autres pays, c'est plus difficile. Au Brésil, le réalisateur présente son projet sur le marché de la bourse et les entreprises financent le projet, ou non. Certains grands réalisateurs brésiliens trouvent l'argent à l'extérieur. C'est aussi mon cas et celui de Lucrecia Martel. Je trouve une grande partie de mon financement à l'étranger, souvent en Europe.

S. : La langue espagnole est-elle un ciment à tous ces cinémas ?

F. S. : Il y aura bientôt 400 millions d'hispanophones dans le monde. Et il y a une conscience commune en Amérique latine. Une solidarité existe. Ibermedia, l'équivalent d'Eurimage, est un système international d'aide à l'intérieur de la langue espagnole. L'Espagne en est la locomotive, car c'est le pays qui engage le plus de fonds, mais certains pays d'Amérique du Sud reçoivent également l'aide d'Ibermedia, qui vient s'ajouter aux aides de chaque institut national de cinéma.

Propos recueillis par Guillaume Gaubert

A NOTRE AVIS

Mémoire d'un saccage Argentine, le hold-up du siècle

L'Argentine est dans la rue, elle hurle son désespoir. Il ne faut pas deux minutes à Fernando Solanas pour que le spectateur sente le besoin de tout savoir et de tout comprendre de *Mémoire d'un saccage*. Peut-être parce que ce qui s'est passé a valeur universelle, et parce que la démonstration de Solanas est passionnante. Le film est une dénonciation du scandale qui a mené à la catastrophe économique et sociale un pays que l'orthodoxie néolibérale citait en exemple. Des origines jusqu'aux émeutes de décembre 2001, Solanas raconte, démontre, accuse. C'est un cri d'indignation, appuyé et documenté. C'est un essai engagé, sans pathos ni populisme, pointant du doigt la gabegie et ses conséquences désastreuses, frappant ses arguments sur un rythme soutenu. Le spectateur, même s'il n'est pas argentin, n'est jamais perdu. À certains moments, le flot d'informations fait risquer la noyade, mais on ne prend alors que plus conscience de l'énormité du scandale argentin. Et l'image est là, appuyant les mots, montrant les visages des responsables comme des victimes. Toute l'Argentine passe alors devant la caméra de Solanas, qui semble dire : « *Regarde ce qu'ils ont fait !* »

G. G.

Mémoire d'un saccage : Argentine, le hold-up du siècle | Argentine, 2 h00 | Écrit et réalisé par Fernando Solanas | Sortie le 29 septembre